

Juifs et Musulmans dans *Retour à Thyna*, *La Composée* et *La Femme d'entre les lignes*

RICHARD AYOUN
INALCO, France

« Juifs » et « Musulmans », ces deux mots désignent des réalités extrêmement complexes, des entités lourdes d'histoire, marquées par de longues traditions, grevées par des conflits, des entités humaines, trop humaines, puisque les religions, juive et musulmane, sont proches. Religions du Livre, nées dans un même bassin culturel, elles considèrent toutes deux Abraham comme leur ancêtre. Toutes deux proclament l'unicité et l'absolue transcendance de Dieu, font du respect de l'autre un de leurs principes fondateurs, développent une éthique de la responsabilité individuelle et du soutien aux plus faibles, insistent sur l'importance de la spiritualité et espèrent l'émergence d'un monde meilleur. En faisant honnêtement le bilan, chacun pourrait s'apercevoir que ce qui les rapproche est bien plus important que ce qui les sépare.

Les occasions de contact entre Juifs et Musulmans ont toujours été nombreuses en pays d'Islam, notamment au Maghreb. En Occident, elles sont de plus en plus nombreuses, particulièrement en Europe, où l'Islam est devenu, dans de nombreux pays, la deuxième religion. De son côté, le monde musulman reste travaillé par la confrontation avec

la société occidentale et judéo-chrétienne. Pourtant, sur le plan de la rencontre en profondeur, par exemple dans le dialogue interreligieux, il faut bien avouer que le travail a encore été à peine ébauché. Ces rapports apparaissent dans des ouvrages d'Hédi Bouraoui : *Retour à Thyna*, *La Composée* et *La Femme d'entre les lignes*. Ce membre de l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société Royale du Canada, depuis 1997, est docteur *Honoris Causa* de l'université Laurentienne de Sudbury de l'Ontario au Canada. C'est un poète, un romancier, un nouvelliste et un critique littéraire. Il vit à Toronto depuis les années 1966.

Dans *Retour à Thyna*, Hédi Bouraoui, qui a obtenu le grand prix de la ville de Sfax en 1996 et le prix spécial du jury de COMAR (Tunis) en 1997, évoque Sfax, la seconde ville de Tunisie qui est une sorte de seconde Tunis, en plus petit. À côté d'une médina sortie dans ses beaux remparts crénelés et séparée d'elle par un large boulevard – comme si la vieille ville tenait malgré tout à garder ses distances –, la ville nouvelle apparaît digne de son rang de capitale du sud tunisien. Sfax doit ce visage de cité moderne, encore teintée de couleur coloniale par les arcades de ses rues centrales, à la reconstruction quasi totale qui suivit les bombardements de l'hiver 1942-1943. Des immeubles plus récents sont là pour témoigner de sa prospérité. Sfax est pratiquement tenue à l'écart de l'essor touristique de la Tunisie par son manque de monuments de premier ordre aussi bien que par l'absence d'une véritable plage (la mer a récemment repris celle que l'on avait aménagée après la guerre) ; elle a l'aspect sérieux et affairé qui convient à une cité d'abord industrielle, commerciale et administrative.

L'antique Taparura est évoquée dans cet ouvrage. Elle se situe dans les environs de Sfax où il ne reste que de vagues vestiges dont les matériaux ont servi à la construction de la Kasbah et des mosquées. Thyna (Thaenae), mentionnée par Pline l'Ancien, située à onze kilomètres de Sfax, est aussi remémorée. Cette cité se trouvait à la limite sud du territoire relevant de l'autorité de Carthage au moment de sa plus grande extension. Du côté de César et de ses partisans en 46 av. J.-C., lors de la guerre civile, Thaenae fut promue colonie par Hadrien (117-138)

et atteignit son apogée sous les Sévères (193-235), mais fut assez florissante jusqu'au début du V^e siècle¹.

Il est écrit :

Quand pour la première fois, le Raïs rend visite à Taparura pour y faire son discours en dialectal – ce qui touche profondément les habitants – il insiste sur le fait que si les Taparuriens n'ont pas pris les armes aux combats, ils ont été partie prenante dans l'indépendance par leur apport financier. La ville a conquis sa réputation de pourvoyeuse de fonds, ce qui compense largement son retrait sur le plan politique, image contradictoire de cette capitale du sud qui ne s'effacera pas des mémoires. Comment un pays saurait-il progresser sans rouages économiques ni superstructures ? À quoi bon aller de l'avant si les efforts ne sont pas récompensés ? (25-26).

L'auteur explique que : « À l'origine la ville s'appelait Tafrura, ce qui veut dire en berbère "fortification". Fortifications sarrasines aux murs crénelés avec des tours aux formes géométriques variées. D'abord lieu de passage, puis une étape de repos pour les grands voyageurs allant du Nord au Sud du continent, son système défensif passe par le flux et le reflux, le fonctionnement lunatique des marées » (134).

-
1. Il ne reste que les fondations, pas toujours apparentes, de l'enceinte de 2500 m flanquée de tours semi-circulaires, qui protégeait la cité. Les thermes du III^e siècle sont assez bien conservés, avec des murs atteignant de trois à cinq mètres par endroits. Le plan en est encore bien apparent avec les salles froides à l'Est (du côté de la mer) et les salles chaudes à l'Ouest. Quelques mosaïques (les plus belles sont au Bardo ou à Sfax) ont été conservées sur place : elles datent du III^e et du IV^e siècle. Dans un angle du vestibule, un départ de voûte illustre de manière particulièrement claire le procédé de construction des voûtes. Au Sud des thermes, restes d'un petit ensemble thermal privé du III^e siècle qui devint bain public aux V^e et VI^e siècles. Au Nord des thermes, ruines de plusieurs maisons où furent exhumées de très belles mosaïques, dans l'une un portail du dieu Océan et dans une autre un Dionysos chevauchant une panthère. Plus à l'est, dans une nécropole fouillée en 1904, on découvrit plusieurs tombeaux autour d'un grand mausolée octogonal, construit sur un socle de plan carré et orné de niches cantonnées de colonnes engagées.

Sur Thyna nous apprenons que, d'une part cette cité « a été bafouée, pour ne pas dire massacrée par un autochtone ignorant qui avilit sa terre en la dépouillant de sa symbolique » (114), et que d'autre part : « certains historiens français estiment qu'il n'y a pas de "batailles d'archéologues" à livrer. Ils ont tout bonnement noté les beaux vignobles qui jouxtaient l'antique ville romaine et le cépage *Asli* dont on fait un excellent vin blanc doux réputé sous le nom de *Vin de Thyna*. MM. De Lespinasse et Pic les ont plantés sur la route de Gabès plus loin que la zone marécageuse et les jardins » (115).

À Sfax, l'indépendance réveille les passions. L'action du roman débute sur un drame : assassinat ou suicide de Kateb, écrivain, animateur de radio, poète. Progressivement, l'auteur mène son enquête et nous l'accompagnons, ligne après ligne, dans toutes les pistes probables qu'il propose avec logique et minutie, pour découvrir qui se cache derrière cette mort.

L'héroïne du roman se nomme Zitouna (olive) ; elle est historienne et a été violée par son cousin Kateb, à son adolescence. Elle lui était promise. Seule sa sœur Ahlem a connaissance de cet acte. Les personnages masculins sont tous des prétendants de Zitouna : Mansour, journaliste ; Dahak, comédien ; Sadok, commerçant ; et Tahar, arriviste. Les conditions de la mort du jeune Kateb ne sont révélées qu'en fin du livre, après un long cheminement qui nous maintient en haleine jusqu'aux dernières pages. Fdaoui, qui a assassiné Kateb, a été payé par Ahlem.

Dans cette œuvre Hédi Bouraoui va au-delà d'un simple roman policier. Il analyse et retrace avec finesse et doigté l'émergence d'une Tunisie post-coloniale. Il peint, avec poésie et amour, sa Tunisie natale, colorée, sensuelle, odorante qui réveille tous nos sens, où Musulmans et Juifs se mêlent avec une simplicité qui fait rêver.

Cette « indépendance » de Sfax viendrait de l'origine de ce mot berbère (*Sfaks*)² qui signifie *ceinture*. Dans son application à Sfax, ce

2. Ce nom de *Sfaks* reposerait sur une légende (qui existe également en d'autres lieux) que voici : « Autrefois un sultan tunisien régnait à Kairouan. Un jour, un savant vint le visiter et lui prédit qu'il se fera gifler par quelqu'un. Le sultan prit peur, monta sur sa mule et quitta la ville. Il alla jusqu'à Thyna, et dut travailler

mot symbolise l'unité matérielle (les remparts), sous-entend sa valeur de sécurité et retient le sens de ville protégée. Les remparts de Sfax, érigés à l'époque Aghlabite (800-809) et entre 850 et 859, sous les règnes de Abu'l'abbas Mohamed et de Abu Ibrahim Ahmad, ont donné à l'agglomération sfaxienne une importance locale et ifriqiyenne.

Comme l'écrit Hédi Bouraoui, Sfax est une ville où des groupes de gens d'origines très diverses se juxtaposaient sans se mélanger, et où les quartiers portaient le nom, l'histoire et l'empreinte d'un peuple. Nous retrouvons à Sfax l'habituel contraste, propre à toutes les grandes villes tunisiennes : la ville moderne, largement ouverte et très européenne, abritant des français, des italiens, des maltais, des grecs [...]. La ville arabe (ou *bled 'Aarbi*) dite la *Médina*, édifiée au VII^e siècle, aux ruelles tortueuses, enfermée dans ses remparts du IX^e siècle, mais injustement nommée ville arabe. En effet, seules six familles auraient été originaires d'Arabie. Ceux que l'on appelle des « arabes », sont en réalité des berbères sédentarisés.

Il y a aussi la « ville juive »³, ou plus communément appelée *La Hara*, signifiant « quartier » en arabe, mais ce terme a fini par désigner à Sfax le quartier des Juifs, tout comme le mot *mellah* indique le quartier des Juifs au Maroc. Elle est établie hors des murs de la *Médina*, dans un

chez un marchand de beignets. C'est alors qu'il eut un différend avec un des Sialines qui le gifla (comme le savant l'avait prédit). Ceci s'étant produit, il décida de retourner chez lui. Sur sa route, il tomba malade et fut recueilli par une famille arabe habitant un *ghourbi*. Grâce à leurs soins, le sultan se rétablit. Reconnaisant, il appela le maître du *ghourbi* et lui promit d'exaucer son vœu le plus cher. Le maître lui demanda de construire des remparts pour protéger leurs maisons des envahisseurs et des pillards. Le sultan promit alors de s'exécuter, et ramena aussitôt ses maçons. Son fidèle serviteur « SFA » mesura le pourtour de la ville, l'entoura de la courroie (qui indiquait la longueur des futurs remparts). Le sultan ordonna à son serviteur : « Sfa kos ! » (c'est-à-dire « Sfa coupe ! »).

3. Cf. Archives de l'Alliance Israélite Universelle, Tunisie, bob. 29-30, XII E (48), lettre du 22 décembre 1935 de M^{lle} Angel au président de l'A. I. U. de Paris.

faubourg qui s'est développé entre la ville arabe et le rivage⁴. La ville juive est décrite, dans les années 1930, comme étant un lieu pittoresque, d'une grande misère et malpropre, avec des rues étroites et obscures, et de vieilles maisons aménagées de façon très modeste, comprenant, en général, une seule pièce, et abritant des familles de cinq ou six personnes, voire plus.

En ce qui concerne l'origine des Juifs de Sfax, il est à signaler que la date de l'installation des Juifs en Tunisie demeure encore incertaine. En effet, des communautés auraient existé depuis une époque très ancienne, quand les Phéniciens avaient des colonies dans cette partie de l'Afrique (il y a plus de 2 000 ans). Les communautés les plus connues sont celles de Djerba que la tradition biblique ferait remonter à l'an 587 avant l'ère chrétienne, après la destruction du premier temple de Jérusalem par Nabuchodonosor II (- 605 à - 562), celle de Carthage où de nombreuses épitaphes et lampes décorées de symboles juifs furent découvertes. On aurait découvert, à Hammam-lif (banlieue sud de Tunis), une mosaïque représentant une synagogue, qui atteste l'ancienneté de la présence juive en Tunisie.

Des groupes juifs, moins connus, auraient vécu dans la région de Sfax. Cependant, la communauté de Sfax connut des éclipses tout au long des siècles, puisque son maintien dépendait de la tolérance plus ou moins grande des autorités du pays ou de la ville elle-même. En outre, des documents conservés dans la *Gueniza*⁵ du Caire et analysés par S. D. Goitein⁶, attestent la présence des Juifs à Sfax dans la première moitié du XI^e siècle. Ces événements sanglants de 1048⁷, notamment,

4. Victor Guérin (1821- 1891), *Voyage archéologique dans la régence de Tunis* (Paris : H. Plon, 1862) 2 vol., 1^{er} vol. 255-256 et *Les Juifs de Tunisie, Images et textes* (Paris : édition du Scribe, 1997) : 116.
5. *Gueniza*: lieu où sont entreposés les manuscrits et les livres saints endommagés ainsi que des objets rituels.
6. Shelomoh Dov Goitein (1900-1985), *A Mediterranean Society, the Jewish Communities of the Arab World as portrayed in the documents of the Cairo Geniza* (Berkeley, Los Angeles, Londres : University of California Press, 1983), vol. IV : 340-344.
7. À cette époque, les émirs Zirides de Tunisie manifestèrent leur intention de

contraignirent une partie de la population, dont la communauté juive, à fuir vers le littoral, à savoir vers Gabès, Sousse, Madhia, Tunis et Sfax. Parmi ces Juifs, il y avait aussi des marchands qui importaient d'Égypte et de Syrie du lin et de la pourpre, utilisés par l'industrie textile de la région, et exportaient de l'huile d'olive à destination de tous les marchés du Proche-Orient.

Au XII^e siècle, la conquête Almohade (1147 à 1269), et la prise de la ville de Sfax par le souverain berbère Abd-al-Mumin, n'épargnèrent pas la communauté juive, puisque celle-ci, aussi bien que la communauté chrétienne, fut forcée de choisir entre la conversion et la mort. C'est la première fois qu'il est question de conversions forcées dans l'histoire de l'Islam, en Afrique du Nord. La crise s'amplifiant, de plus en plus de Juifs émigrèrent, jusqu'à la destruction quasi totale des communautés juives. À partir de là (au XIII^e siècle) et durant des siècles, la communauté juive à Sfax fut inexistante. À la fin du XVIII^e siècle, il semble que Sfax, alors entièrement fermée dans ses remparts, n'abritait aucune communauté juive ou chrétienne.

Dès le début du XIX^e siècle, les premiers Juifs recensés à Sfax seraient venus directement de Djerba. On attribue ce fait à la légende suivante : « Un riche sultan qui devait marier sa fille, se souciait de trouver les meilleurs artisans. On lui conseilla d'aller faire appel à ces nombreux juifs qui vivent à Djerba et qui excellent dans l'art des bijoux traditionnels, ainsi que dans l'art de tisser des toilettes riches en broderies, prisées par les femmes de la Cour. Le sultan fait alors venir ces personnes de l'île, en vue d'exécuter la fameuse commande de bijoux.

Les corps de métiers, qui semblèrent séduits par cette ville, exigèrent auprès d'eux une structure communautaire puisque cette commande demandait plusieurs mois de travail. Il fallait donc recréer un environnement juif, à savoir des synagogues, des rabbins, un *chobet* (abatteur rituel),

se soustraire à l'autorité des Califes fatimides du Caire. Ils furent attaqués à Kairouan, sous l'ordre du Calife fatimide El Mostancer, par les tribus des Beni-Hilâl (suivies des Beni Solaym) qui firent toutes sortes de pillages.

un Chorus de dix hommes (en hébreu le *minyán*) pour l'office de certaines prières. Le sultan s'y plia, et c'est ainsi que ces Juifs s'installèrent et firent venir leurs familles ». Naquit alors un petit noyau de la communauté juive sfaxienne, composée de quatre ou cinq familles⁸ appartenant à la classe des notables qui seraient, semble-t-il les Azria (ou Azaria), Bouhnik, Berrebi, Aïdan, Khayat et plus tardivement les Mazouz. À la suite de ces familles, d'autres familles juives de l'île de Djerba émigrèrent durant le XIX^e siècle, à l'époque contemporaine.

Cependant tous les Juifs de Sfax ne sont pas originaires de Djerba. Par la suite, vinrent s'installer aussi des Tripolitains qui étaient également de bons artisans, des Judéo-berbères, habitants des confins tunisiens, des Juifs d'Algérie, des Juifs livournais minoritaires. Ainsi, d'année en année, cette population juive s'agrandit.

En arrivant à Sfax, les Juifs et les Chrétiens furent installés à l'extérieur des remparts (seuls les Musulmans résidaient à l'intérieur). Ils furent logés dans des maisons construites sur un emplacement donné par les autorités. On l'appelait le « Faubourg ». Les rues portaient des noms remarquables, tels que la rue de la Synagogue, la rue de Jérusalem, la rue du Sinäi.

Au lendemain de l'institution du Protectorat, en 1881, on assiste à un accroissement permanent de la communauté juive de Sfax, qui serait dû à un excédent des naissances sur les décès, mais également à la venue massive d'immigrants originaires du sud de la Tunisie. Entre 1936 et 1946, la population juive avait augmenté dans onze villes dont Sfax, qui était passée de 3 446 à 5 700 israélites, et ce chiffre ne cessa de croître jusque dans les années précédant l'Indépendance de la Tunisie. En 1951, l'ensemble de la communauté juive de Tunisie comptait 105 000 âmes, voire plus, dont approximativement 7 000 à Sfax.

Dans les dernières années du protectorat, la population juive commença à diminuer fortement, et ce, à la suite d'une double émigration vers l'État d'Israël et vers la France. Certains allèrent dans d'autres pays (Amérique du Sud, Canada...). C'est ainsi qu'on

8. Il s'agirait de quatre familles : Azria, Aïdan, Berrebi et Khayat.

ne recensait en 1956, plus que 3 168 tunisiens israélites à Sfax. La communauté sfaxienne (comme d'ailleurs l'ensemble de la communauté juive tunisienne) s'est amenuisée peu à peu jusqu'à disparaître presque totalement depuis l'indépendance, pour arriver à 205 personnes en 1976, et à 19 Juifs en 2001.

Hédi Bouraoui met en évidence cette nécessité pour tous les peuples de vivre en harmonie, dans le respect mutuel de chacun, sans jugement et sans à priori. Il souligne avec passion que les différences de croyances, de naissances devraient être uniquement source de richesse et non source de conflit. Chercher à se connaître devrait nous conduire à reconnaître l'autre.

C'est ainsi que l'auteur écrit :

... dans la banlieue nord, à Moulinville, et au Sud, à Picville, le mélange des races et des religions servait d'exemple à l'harmonie vitale puisque la population avait subverti inconsciemment l'unicité de la Mosquée en Médina, et de l'Église en Bled Essouri. La Synagogue était partout présente, sauf dans la Médina. La porte de la Mer s'étendait donc de Bab Ed-Diwane jusqu'au port. Cette topographie rigoureuse comportait des perméabilités, et les frontières n'étaient pas d'une étanchéité sans faille. (29)

Plus loin, nous lisons :

Confortablement assis autour de tables fleuries, les invités attendent les amuse-gueule et les sucreries. Moshé arrive avec sa femme, félicite les mariés trônant dans leurs confortables fauteuils, aussi empesés que des baigneurs en celluloïd, puis rejoint Mansour et ses amis. Zitouna se rappelle que, dans sa prime jeunesse dans les années cinquante, elle avait invité Moshé pour le consoler du départ de son père en Israël. Ils étaient tous les deux jeunes et voisins. L'ami juif pleurait et avait tellement peur de perdre son père, engagé à faire la guerre aux Arabes qu'elle ne put s'empêcher de participer à sa douleur filiale, même si de cœur, elle était du côté des Palestiniens. Maternelle, elle l'avait gavé d'amandes grillées et de *laklouka* farcie de pistaches, de gâteaux au miel et de jus d'orange. Tout cela est bien loin, le temps où, dans toute sa gloire, Moshé se conduisait en Juif courageux et dévoué à son pays natal avant et après l'indépendance. (144-145)

Le thème principal de *Retour à Thyna* est la défense des autochtones. Son héroïne principale, Zitouna, sur les traces historiques du passé de sa ville natale, reste intimement liée au destin de sa Tunisie post-coloniale. L'auteur écrit, notamment :

Kateb a discuté de ce problème avec Mansour, mais ils n'ont jamais compris cette carence de leur société, exception faite de Zitouna qui a le nez sans cesse fourré dans l'archéologie de sa ville, la tradition orale et la Geste des Béni Hilal. Devant le peu de succès rencontré par ses écrits, souvent l'enthousiasme sapé, Kateb accumule ses notes dans les tiroirs et les oublie. Un jour, il a recopié ses poèmes sur de grandes pancartes et les a accrochés aux rares ficus bizarrement taillés en parallélépipèdes qui forment les deux allées verdoyantes de Bab Bhar.

Ces poèmes-fruits suspendus, ballottés par le vent, ont fini déchirés par des mains jalouses, ou simplement par des passants désœuvrés.

[Puis] Zitouna fut heureuse d'apprendre l'origine du nom qui a donné naissance au faubourg de Picville où elle a passé toute son adolescence. Était-elle prédestinée pour être née à Aïn Fallat tout près de Thyna et élevée dans une banlieue sur la même route ? D'avoir été planté là sur les berges de ce « fameux fossé creusé par Scipion le Jeune, lors du partage de la Numidie entre les fils de Massinissa, afin de marquer la limite du territoire romain et du pays des Numides » !

Explorations sporadiques qui sont autant d'atteintes incicatrisables mais où l'on découvre deux portes monumentales, l'une ouvrant vers Tacape, la Gabès d'aujourd'hui, l'autre vers Taparura, la Sfax actuelle, sans trouver l'ancien emplacement du port. Un jour, on dégage une nécropole au Nord-Ouest à l'extérieur des remparts, un autre les Thermes de la Rotonde. Aucune fouille systématique et dans les règles de l'art pour que des liens solides puissent s'établir et la réalité du passé, métamorphosée en rêve, faire son apparition. (115)

Le début de l'indépendance de la Tunisie est évoqué dans cet ouvrage :

Libéré, Moshé court annoncer l'accord de Mendès-France et le retour de l'Exilé de vingt ans. Le Combattant Suprême débarque de la Goulette le premier juin 1955. Il est accueilli par une population

déchaînée à laquelle il déclare sans attendre un moment : – Le petit combat est terminé, le grand commence à présent. // C'est le triomphe, même, si le peuple en liesse ne comprend rien aux intentions du Chef. Le pays émerge des griffes du colonialisme qui a laissé des traces indélébiles sur les comportements. Et voilà qu'il faut retrousser les manches pour prendre les rênes du pays, mais comment ? (25)

Ainsi que l'exode des Juifs et des Musulmans :

Ils ont dormi, et le matin ne les a pas vus partir ! Disparus après avoir liquidé, en cachette, leurs biens. Que d'aubaines et de transactions en sourdine auprès des autorités françaises aigries par ce bouleversement inattendu. Ils n'accepteront jamais la nouvelle donne, eux, Européens. Comment pourraient-ils être gouvernés par des Arabes ? Impossible ! Pris d'une terrible rage, ils abandonnent tout au premier venu. Personne ne les a chassés. Ils auraient pu vivre dans leur pays natal en harmonie avec ceux qui viennent d'acquérir le pouvoir, mais les habitudes sont difficiles à changer. (29)

Pourtant, un jour, Mansour a appris le départ soudain de son ami Moshé qui s'est senti menacé par la guerre israélo-arabe de 1967. Vers cette même période, et suite à la décrépitude de Aïn Fallat et à la disparition de ses vergers, Amar, mis au chômage, a entrepris de longues démarches pour obtenir un visa et un permis de travail à l'étranger. Parti s'initier au vissage de boulons *ad vitam eternam* aux usines Renault, ou peut-être plus tard à la peinture au pistolet, il n'apprendra jamais le fonctionnement du carburateur ou du circuit électrique. Il fait écrire à Mansour qu'il passe sa vie à économiser tout son argent pour l'envoyer à la famille, payer les dettes et acheter une maison pour ses frères et sœurs (147).

Cet exode est mal vécu par les personnages Amar et Moshé : « Ils se plaignent, l'un du racisme qu'il rencontre auprès de la population française, et l'autre, de la froideur des rapports avec les gens et de leur mesquinerie. Tous les deux ressentent une nostalgie viscérale du pays qui leur manque "comme le pain et l'eau" » (168).

Sur les raisons et les circonstances de l'exode des Juifs, il faut préciser que l'émigration des Juifs sfaxiens commença dans les années 1950 avant l'indépendance de la Tunisie. Il n'a cessé de s'amplifier jusque dans les années 1970. Plusieurs facteurs y ont

contribué, politiques, économiques et idéologiques. À la veille de l'indépendance, le gouvernement prévoyait de constituer une armée nationale tunisienne que devait servir tout sujet tunisien, y compris les israéliens, citoyens tunisiens pour la plupart. Cela suscitait une vive angoisse.

La situation économique devenait exécrable. On assistait à une succession d'années de mauvaises récoltes, de chômage. Ce fléau toucha très largement la classe juive moyenne. Elle n'avait plus l'exclusivité du rôle d'intermédiaire dans le commerce. De nombreux Juifs français perdaient leurs fonctions, notamment les médecins. À la suite de la proclamation de l'indépendance, l'état décida de « tunisifier » l'administration. Or, un grand nombre de Juifs y occupaient des fonctions. On leur fit comprendre plus ou moins discrètement qu'il valait mieux se retirer. Les Juifs tunisiens, cependant, ont subi moins d'exclusions que d'autres avec le nouveau régime.

L'aspect culturel est également important. En effet, pendant le protectorat français, les Juifs étaient nettement plus à l'aise qu'auparavant, et s'étaient tout à fait bien intégrés dans la culture française, rompant quelque peu les liens avec l'univers arabo-musulman. Mais l'arabisation faisait partie des futures réformes du nouveau régime : autre source d'angoisse pour la communauté juive, car la langue arabe qu'ils connaissaient insuffisamment allait bientôt se substituer au français.

La grande raison de cet exode massif est le départ de l'administration française, laquelle avait largement contribué à la réussite sociale des Juifs puisqu'ils avaient participé « aux bénéfices du régime colonialiste ». Si les Juifs ne sont effectivement pas partis aussi rapidement, c'est uniquement pour des raisons sentimentales. Il ne faut pas oublier qu'ils étaient enracinés depuis de longs siècles, bien avant que les Arabes n'arrivent en ces lieux. Ce sont vraisemblablement les « économiquement faibles » qui partirent les premiers. L'exode partiel s'est étendu sur la période commençant en 1947-1948, provoqué par la création de l'État d'Israël, et continua, d'année en année, à progresser jusqu'à atteindre des chiffres alarmants, en 1955 et 1956, lorsque la Tunisie devint indépendante. C'est ainsi que de 1956 à 1976,

on estime à plus de 90% le nombre de Juifs qui ont quitté Sfax⁹, alors que le changement de régime en Tunisie s'est établi avec un minimum de violence.

La guerre des six jours pousse les Juifs à émigrer, notamment vers Israël, et ils sont prêts à s'engager pour l'armée d'Israël. Les classes pauvres aussi bien que les élites intellectuelles, techniques et économiques, immigrent. D'autres, moins audacieux, et qui représentaient, au début de l'exode, une minorité, partent à destination de la France, le pays de l'émancipation par excellence. Ils s'installent, pour la plupart, dans la capitale, à Paris, dans les quartiers de Belleville, dans la banlieue parisienne telle Sarcelles, et très secondairement à Marseille et à Lyon.

Nombreux sont ceux qui, par motivation idéologique, s'affirmaient sionistes et désiraient s'installer dans les *Kibboutz*¹⁰ ou dans des *Mochaves*¹¹. Le courant sioniste était très puissant à Sfax : depuis les enfants qui chantent en hébreu, dès la maternelle jusqu'aux aspirants-*Khaloutsim*¹² qui veulent recréer l'*Aliya*¹³ idéaliste, sans considérations économiques. Étant donné que la Tunisie allait devenir indépendante, le 20 mars 1956, la France ne serait plus présente, et les Juifs se retrouveraient à nouveau face aux Musulmans. Les Juifs craignaient fortement l'arabisation de leurs enfants, les mariages avec des Musulmans, les enlèvements et des violences éventuelles de la part des Musulmans. C'est ainsi que pour des raisons idéologiques et religieuses, nombreux sont les Juifs qui décidèrent de quitter leur pays natal, surtout au moment de la création de l'État d'Israël, alors que durant des siècles, le vœu de « l'an prochain à Jérusalem » n'avait été pour la quasi-totalité des

9. Notons qu'à Tunis, le pourcentage de départs est moins fort puisqu'on l'estime à 85% : en 1956, on passe de 32 000 âmes à 4 600.

10. *Kibboutz* : exploitation agricole collective en Israël.

11. *Mochave* : village formé par des exploitations agricoles familiales en Israël, associées pour la production, comme pour la commercialisation des produits.

12. *Khaloutsim* : mot hébreu, pluriel de *Khalouts* « pionniers ».

13. *Aliya* : mot hébreu signifiant la « montée », « l'émigration en Israël ».

Juifs qu'un rêve. Ainsi, certains prépareraient leur départ en quelques jours, tournant la page sur un passé de 2 000 ans....

Même si comme le remarque Mansour, le protagoniste de *Retour à Thyna* :

« Non. Le Gouvernement est décidé à protéger la communauté juive, bien qu'il n'en reste pas des masses. Le Raïs a proposé de dialoguer avec Israël et il s'est brouillé avec son homologue égyptien ! C'est vrai, notre président est en avance sur son temps. Dommage qu'il n'ait pas un pays plus grand à gouverner, ou qu'il soit plutôt à la hauteur de son savoir-faire et de sa diplomatie »¹⁴.

Le deuxième ouvrage analysé d'Hédi Bouraoui pour notre étude est : *La Composée*.

Jean-Marc Léger raconte à son ami Samir l'histoire de sa dernière passion avec Héloïse, femme qu'il a connue grâce à une erreur de numéro de téléphone. Il vit quelque chose de très fort, mais elle le quitte. Il en tombe malade puis meurt quelques jours après cette séparation. Avec les éléments que Samir a retenus, il va aller sur les traces de cette femme franco-tunisienne, qui passe chaque été ses vacances dans un hôtel en Tunisie. Il est intrigué et subjugué par cette histoire et par cette femme et il en est tombé amoureux par interposition. Il finit par la rencontrer à Marseille et apprend qu'elle n'a jamais été la maîtresse de Jean-Marc mais qu'il était son père naturel.

Héloïse reproche à Samir son manque d'amour pour sa terre natale et ses amis et reste longtemps sans lui donner de nouvelles. Samir ne cesse de chercher à la croiser mais n'y parvient pas. Elle lui laisse une lettre lui expliquant la liaison de sa mère avec Jean-Marc, ce que son père disait de lui et lui avoue que finalement après la recherche de l'ADN, elle a su que ce n'était pas son père. Samir rencontre Ali Ben Mokhtar, qui a connu le couple Uzan, parents d'Héloïse, et découvre l'ambiguïté et l'amour des sentiments de sa bien-aimée pour la Tunisie, avec des parents ayant des points de vues diamétralement opposés

14. Voir Annexe, Paul SEBAG, « Bourguiba considérait les Juifs comme des Tunisiens à part entière », *Actualité Juive*, n° 653 (13 avril 2000) : 38.

sur les Arabes et les Juifs. (La mère était corse, catholique et soutenait les « arabes » contre les colons, tandis que le père était juif, anti-arabe).

Samir, sans nouvelles d'Héloïse, tente de l'oublier, mais trois ans plus tard il reçoit une ultime lettre où elle fait part de ses états d'âmes sur la nécessité de transmettre la vie, et on trouve une belle réflexion sur l'absence.

Dans son livre Hédi Bouraoui propose, dans un style très poétique, une très bonne analyse de la cohabitation judéo-arabo-française. Ainsi Jean-Marc Léger parlant à Samir dit :

« Elle m'avoua pour la première fois que son père était juif. Je ne suis pas raciste, ma fille est mariée à un juif marocain, et qu'est-ce que je fais, moi ? Je tombe amoureux d'une juive tunisienne. Mais cela n'est pas intéressant en soi. Sa mère catholique, soutenait les arabes contre les colons. Gauchiste engagée dans la lutte pour l'indépendance nationale, elle ne s'est calmée que lorsqu'elle fut acquise. Par contre son père "plus français que français", était contre les arabes, allant jusqu'à dénoncer les fellaghas de l'époque ». (20-21)

Samir a fréquenté le Lycée de Houmt-Souk, puis à la faculté de Tunis, il a fait des études de lettres modernes, puis va en France où il rencontre une jeune normande, Véronique Fournier.

Lorsqu'ils décidèrent de se marier, il fut « accepté » par les parents de Véronique comme futur époux de leur unique fille à condition qu'elle puisse garder son nom de famille. S'appeler Mme Arhab, c'était s'attirer tous les ennuis du monde (33) ;

Il était fier de ses origines africaine, maghrébine, tunisienne [...] jusqu'à son village de Houmt-Souk, où il passait ses vacances d'été (35) ;

En aucun cas, il ne voulait nier son identité première, source de toutes ses joies et de tous ses déboires. (35)

Cependant Samir dit :

... le jour où ma mère décèdera, après une longue vie, *Inchaa'Allah*, je ne mettrai plus le pied dans ce pays des merveilles ! Je n'y ai plus rien à branler [...] ni soleil, ni mer, ni ciel bleu, ni jasmin, ni thé à la menthe ! Pour cet exilé volontaire, les débrouillards y sont restés ; les tarés l'ont quitté. (38)

Le personnage d'Héloïse se fait appeler Khaoukha (une pêche) en Tunisie. « Elle tient, paraît-il, à porter un prénom à consonance arabe pour bien signaler son appartenance. Quant à son nom de famille, elle mettait en évidence celui de son père juif, Uzan, qu'elle prononçait Ouazzane » (48). Ce nom patronymique est d'origine arabe, *Wazzân* signifiant peseur ; ce nom de métier est devenu patronyme¹⁵.

[Héloïse] faisait le délice d'une cohabitation où toutes les races et les couleurs se pavanaient à travers les odeurs d'éponges fraîchement pêchées, étalées, séchées, le parfum subtil et si agréable du jasmin enrobé dans une feuille verte de figuier.

Cet attachement maladif à ce pays, à mon sens il est tout à fait naturel parce que les diverses communautés religieuses, ethniques, culturelles ont vécu dans une harmonie et une tolérance exemplaires dans notre pays. (49)

Grâce à une parfaite description des sentiments profonds et intimes ressentis par l'héroïne de ce livre, Héloïse, envers sa terre natale, Hédi

-
15. Ce nom de lieu « Ouzan » se trouve dans la région de Khenchela (province de Constantine) où existait dans l'Antiquité un lieu appelé « Vezana ». Le nom de famille Ouazana est attesté au Maroc dès la première moitié du XVI^e siècle. Nom attesté à Tunis à la fin du XIX^e siècle, *Ketoubbah* de Joseph, fils de Moïse Zerah et de Jamila, fille de Hay Uzan, en date du 7 juin 1871, cf. : Registres matrimoniaux, n° 997. Salomon Uzan (1719- 1812), *dayan*, rabbin-juge à Sousse, frère de Pinhas Uzan, *dayan* à Moknine, a laissé un ouvrage intitulé *Yariout Chalama* (les pavillons de Salomon), publié à Tunis en 1891. Sion Uzan (18??-19??) a créé à Tunis l'une des premières imprimeries hébraïques dont l'activité s'est poursuivie pendant plus d'un demi-siècle, avec des publications en Hébreu et en Judéo-arabe. À une première société, *Uzan et Castro*, ont succédé une seconde firme *Sion Uzan* (seul) et une troisième *Uzan père et fils*. Michel Uzan (1890-1978) a pris une part active au développement de la presse et de la littérature judéo-arabe. Il a collaboré aux journaux *Al-Akhaba* (la Fraternité), *Al-Ansâniya* (l'Humanité), *Al-Mukhabbar al-Tûnsî* (L'informateur tunisien). Il a écrit un roman intitulé *Bayn Hiyât Tânes* (Entre les murs de Tunis). On lui doit aussi un petit livre en français : *Fêtes et solennités d'Israël* (Tunis 1950) cf. Daniel Hagège, *Intish ar al-kata'ib al-Yahudiyah al-Barbariyah al-Tunisiyah* (littérature judéo-arabe tunisienne) (Sousse : M. Nadjar, 1939).

Bouraoui souligne l'importance, dans la vie de tout être humain, de la connaissance de ses origines. Il est écrit : « Mais Héloïse s'est sentie exilée, arrachée à sa terre natale, même si le choix fut pris par des parents fluctuant entre le maintien du pouvoir colonial et l'instauration d'un gouvernement national. La jeune nation, célébrant son entrée dans la république, est admirée par la mère, honnie par le père » (21) ; « Quelque chose de son pays natal doit la hanter » (25) ; « Toute l'équipe de l'hôtel Elmansya pense que cette tuniso-française éprouve une dévotion quasi mystique pour son pays d'origine » (50) ; « Tout finit par se savoir en France par des chansons ; en Tunisie par des anecdotes et des ragots » (69) .

De là, le constat : « Mon pauvre ami, le litige colon-colonisé est mort et enterré ! Il reste l'Histoire avec un grand H, celle qui ne peut se régler en quatre coups de cuillères à pot. La remontée à l'origine et à la sauvegarde du patrimoine occupe en fin de compte toute notre vie » (80). Ce regard de l'auteur vers les sources de chacun permet de mieux se comprendre, et cette introspection nous conduit à découvrir les autres avec indulgence et tolérance et à accepter par conséquent l'identité de chacun.

Hédi Bouraoui écrit d'une part :

Alors que cette Tunisie ne faisait pas partie de sa culture profonde de française, Héloïse continue à en ressentir quelques fibres bien ensevelies. Je crois pouvoir résumer son engouement en disant qu'Héloïse a coupé le cordon ombilical avec la mère qui lui a donné la vie, mais elle l'a toujours gardé avec sa terre natale. Incroyable ce que ce pays la travaille de l'intérieur ! Chacun de ses pores semble respirer le jasmin et la fleur d'oranger. (14)

D'autre part, il se demande :

Comment peut-elle s'attacher à une terre qui n'est pas la sienne où elle n'a vécu que peu de temps ? Il est vrai que ce sont les années les plus impressionnantes d'une vie, mais quand même ! Les convulsions de la mémoire sont tenaces, mais quand même ! Plus je parle à Héloïse, plus je ressens en elle une fragilité violente des racines qui ébranle l'écorce d'un arbre transplanté. Comme si cet arbre poussait dans un pays étranger et qu'il fait sien. (15-16)

L'auteur fait un constat :

Les juifs tunisiens n'ont jamais été persécutés, pas plus qu'ils n'ont subi de pogrome [en Tunisie], en dépit de ce que certains racontent, contrairement à ce qui s'est passé en Europe. La Shoah ne leur sort pas par tous les pores comme le confesse l'ashkénaze Marek Halter et il nous montre la particularité de ce Judaïsme tunisien : « À Djerba, David Uzan a porté son judaïsme avec fierté, et non en victime. Il vivait en paix au sein d'autres communautés religieuses qui se respectaient mutuellement. Oh, ce n'était pas l'harmonie totale. D'ailleurs, quand une friction écorchait les sensibilités des uns ou des autres, on la noyait dans les sucreries faites maison. Mais ne dit-on pas que le juif ne se purifie jamais de sa haine ? En privé, David a tout fait pour que les Tunisiens ne puissent pas se dégager de la domination française. Bien que de nationalité tunisienne lui-même, il a investi toutes ses forces pour que son pays n'accède pas à l'indépendance. Contrairement à sa femme et à d'autres juifs qui ont lutté avec nous, il a même dépassé les bornes, décidant d'aller combattre les arabes en Palestine. Il répétait sans cesse aux membres de sa communauté : l'année prochaine à Jérusalem ; Nous, Juifs, nous épousons les causes qui nous rassemblent. Tandis que les Arabes, n'adhèrent qu'aux crises qui les font éclater ! Une solidarité à toute épreuve chez nous, une dissension à chaque tournant de route chez eux ». (81-82)

Le troisième ouvrage analysé d'Hédi Bouraoui est *La Femme d'entre les lignes*.

Il s'agit de mots sensuels et voluptueux, écrits par un écrivain francophone qui vont provoquer la naissance d'une passion chez une lectrice italienne nommée Lisa. Ils ne se sont jamais rencontrés et pourtant un profond amour les unit déjà. Elle connaît toute son œuvre et se nourrit littéralement de ses mots. Le désir ne demande qu'à s'exprimer et jaillir avec force et passion.

Le livre est scindé en deux parties, « le parchemin de l'amour » et « le migramour ». Dans la première partie, nous assistons à l'expression de leur amour : du fantasme à la réalité, de la réalité au fantasme et nous cherchons « entre les lignes » quelle recette d'amour le narrateur nous suggère. Cette complicité nous recouvre et achemine le roman vers la deuxième partie, l'amour qui migre mais qui ne meurt pas. Lisa

fabrique son amour, à tâtons, se glissant à son tour dans la peau de l'écrivain, elle migre. Une évidence nous frappe : en amour, on ne peut échapper à l'absence et au manque [...].

Le roman se termine par une correspondance entre des personnages fictifs qui se mêlent aux personnages réels, les uns prenant la place des autres. Virebaroud remplace le narrateur. Palimpseste prend la place de Lisa. Le choix de ce prénom est d'une grande justesse et fort habile, car il représente ce manuscrit dont on fait disparaître l'écriture pour écrire de nouveau. Une profonde certitude surgit alors, celle de l'amour qui perdure à travers le temps, chaque amour vécu laissant son empreinte indélébile.

Au chapitre cinq de cet ouvrage, l'auteur utilise une merveilleuse allégorie, exprimant l'amour absolu et salvateur, qu'il éprouve pour Lisa, par la description de la scène du repas du *séder* de *Pessah* chez ses amis, les Eisen, Juifs torontois. Dans l'introduction de ce chapitre, Hédi Bouraoui situe Lisa dans ses croyances et ses pratiques. Elle est catholique romaine et même si elle se déclare moyennement pratiquante, elle suit cependant « la tradition à la lettre » (55) concernant Pâques : tenue vestimentaire confectionnée pour l'occasion, recherche des œufs symboles de la Vie et le repas familial avec « l'agnello pasquale » (55), réunissant toute la famille.

« Tous ces chants, toutes ces célébrations, toutes ces joies, simplement pour montrer au monde que l'amour de Dieu est plus fort que le terrassement de la mort » (56). Cette mort qui n'existe que par réponse à la vie, cette mort inéluctable qui, quelles que soient les croyances religieuses, ne peut être dépassée que par l'amour de Dieu. Et à partir de ce constat, il va bien plus loin et se pose judicieusement la question : « Pourquoi l'amour tout court de l'homme pour la femme ou de la femme pour l'homme ne peut-il servir d'arme pour combattre l'inéluctable ? » (56).

C'est à partir de cette question cruciale que la description du repas du *séder* de *Pessah* prend tout son sens. La traduction littérale du mot *Pessah* (verbe *pissar* en hébreu qui se traduit par sauter, enjamber) nous interpelle. À l'époque de la sortie d'Égypte, Dieu a enjambé, sauté les maisons qui étaient marquées sur le fronton de leurs portes par du sang

d'agneau, épargnant ainsi de la mort les nouveaux-nés juifs. Cette mort qui était inéluctable par décret divin.

De même en anglais, Pâque se dit *Passover* qui se traduit par « passage » et l'auteur nous fait un joli décryptage de mot avec « passe au vert » (56).

Le symbole de la délivrance prend son essence par cette simple traduction. Dans le Judaïsme, les jours de *Pessah* sont une source de salut pour toutes les générations à venir. Chaque année, cette date est propice à la délivrance et au secours. Voilà pourquoi les Juifs disent dans leur prière « *zémâne 'hérouténoù* », la période de notre libération, c'est une date fixée à jamais pour la libération de leur peuple et de sa délivrance. Comme Dieu a sauvé les Hébreux, Lisa l'a sorti des ténèbres. C'est l'amour salvateur, l'amour qui libère et nous sauve « ne serait-ce que momentanément, de la mort qui nous pend au nez et nous guette à chaque tournant » (56).

La symbolique de cette fête représente un rituel qui rassure l'auteur par sa signification, mais aussi par son évocation. Les symboles de l'exode sont caractérisés par les éléments du festin.

La *matzah*, pain azyme, pain non levé, commémore cette précipitation car Dieu les pressa dans leurs préparatifs, et ne leur donna pas même le temps de faire lever leur pain. C'est le pain du pauvre car il rassasie rapidement. Lors du partage de la *matzah*, le plus grand morceau est mis de côté pour la fin du repas, c'est l'*afikomen*, il représente la foi dans le secours de Dieu. Chaque personne en mangera un morceau rappelant ainsi que « nous sommes tous responsables les uns des autres » (60).

L'œuf dur, « image du printemps et du renouveau » (57), est le seul aliment qui plus il cuit plus il s'endurcit, les autres aliments eux se ramollissent à la cuisson. Cela symbolise la cohésion du peuple malgré les souffrances endurées. Le *maror* rappelant « le côté amer de la vie » (57), et « l'humble verdure persil, céleri ou laitue que l'on trempe dans l'eau salée » (57), signifiant le goût salé de leurs larmes.

« Tous ces rituels ne sont enfin que des rappels de tous les exodes » (58), et tous les peuples qui ont subi des discriminations de par leur différence se retrouvent dans toutes ces symboliques ; c'est pourquoi nous comprenons parfaitement cette attirance de l'auteur pour cette

fête, commune à tous les opprimés, unis par la souffrance. Cette notion d'égalité dans la souffrance est symbolisée par un autre rituel effectué le soir du *séder* : la porte de chaque maison doit rester entrouverte. C'est la seule fête juive où quiconque le souhaite peut se joindre à cette soirée commémorative. À la sortie d'Égypte, les Juifs étaient comparables à des mendiants car leur délivrance était perçue comme un acte de bonté divine et non comme la résultante d'un mérite.

C'était un acte de charité, comparable à l'aumône que les mendiants partagent en parts égales. Voilà pourquoi ce soir-là ils disent : « quiconque a faim, vienne et mange », car cette nuit retraçant la sortie d'Égypte, tous les êtres sont égaux et prêts à partager le repas de fête avec toute personne. « Ce sont ces moments de tradition religieuse qui constituent un passage salvateur de l'autre côté de la souffrance et du désespoir, pour atteindre la paix, la lumière et la créativité » (59).

Cette porte ouverte a laissé entrer Lisa dans son cœur et l'amour s'y est érigé en vainqueur. Tout ce cérémonial rituel s'accroche à sa vie, avec toutes les épreuves traversées, et dont l'unique aboutissement est l'amour. Lisa a laissé à jamais son empreinte mêlée à l'absence et au manque.

Hédi Bouraoui fait preuve dans ce roman d'une remarquable connaissance de soi et d'une finesse dans l'analyse et la découverte de l'autre. Il parvient avec une grande dextérité à démontrer que le chemin qui menait à la compréhension de l'autre devait passer au préalable par un regard honnête, profond et sincère vers soi-même. Il est à l'écoute, attentif aux désirs, aux cheminements de la pensée féminine. Il ressent et décrypte les non-dits avec une remarquable aisance. C'est un homme de cœur.

« La femme d'entre les lignes » c'est chercher un peu ce qui se cache derrière les mots, tenter de comprendre au-delà du sens premier, découvrir entre chaque mot l'existence d'espaces qui nous parlent en silence.

Les relations entre Juifs et Musulmans traitées dans ces trois ouvrages éclairent diversement la formation culturelle, au sens le plus large, de la société tunisienne actuelle. Elles révèlent, en particulier, l'intrication et la complexité des liens noués entre les groupes qui sont,

en même temps, fondateurs des images et des attitudes qui perdurent jusqu'à nos jours. L'un des thèmes récurrents est l'importance d'accéder à la connaissance de soi, car seule cette parfaite introspection nous permet de nous ouvrir, de nous rapprocher des autres.

Nous entendons une merveilleuse leçon de tolérance, de respect, et d'humanité.

« Le Droit à la différence » qu'Hédi Bouraoui clame passionnément, forge notre identité et nous inclut dans une merveilleuse toile de maître où chaque être humain, quelles que soient ses origines, apporte une touche de couleur finale.

Annexe

Paul Sebag : « Bourguiba considérait les juifs comme des Tunisiens à part entière ».

Quels étaient les rapports de Bourguiba avec les Juifs ? Paul Sebag, professeur de 1957 à 1977 à la faculté des lettres de Tunis et auteur notamment d'un ouvrage sur l'histoire des Juifs de Tunisie*, est de ceux pour lesquels le bilan est positif.

Actualité Juive : Bourguiba et le Néo-Destour intégraient-ils la communauté juive dans leur vision nationaliste de la Tunisie ?

Paul Sebag : Bourguiba a dit à plusieurs reprises qu'il considérait les Juifs comme des Tunisiens à part entière. En 1952, alors qu'il était en déportation dans le sud tunisien avec des militants juifs destouriens ou communistes, il a écrit dans une lettre parue dans la presse : « ... la présence dans ce camp, aux portes du désert, de juifs et de musulmans, luttant et souffrant côte à côte pour un même idéal national de justice et de liberté est particulièrement significatif de notre mouvement. Il en sera toujours ainsi [...] »

La Constitution de la République a affirmé ensuite le caractère islamique de l'État mais n'en a pas moins reconnu aux autres confessions le droit d'exister : « La République tunisienne garantit la dignité de l'individu et la liberté de conscience et protège le libre exercice des cultes [...] »

A. J. : Qui étaient ces militants juifs destouriens dont vous parlez ?

P. S. : Des Juifs qui se sont battus pour l'indépendance ou l'autonomie de la Tunisie. Avec Bourguiba au moment de cette lettre, il y avait par exemple André Barouch, qui fut l'un des ministres de la Tunisie indépendante. « Bourguiba était hostile à toute forme de fanatisme ».

A. J. : Quelle a été la politique de Bourguiba vis-à-vis des Juifs après l'indépendance ?

P. S. : Le gouvernement a adopté une politique d'intégration de la minorité juive. Le Code du statut personnel, adopté en 1956, a été rendu applicable à tous les Tunisiens, musulmans comme israélites. Jusqu'à l'indépendance, les Juifs tunisiens étaient encore régis par le statut personnel mosaïque, critiqué depuis longtemps par les éléments les plus avancés de la population juive. Sur beaucoup de points, le nouveau code représentait un progrès.

A. J. : Par la suite, au moment de la guerre des Six Jours, il y a eu des violences en Tunisie...

P. S. : Dans la matinée du 5 juin 1967, des manifestants se sont répandus dans toute la ville de Tunis, ont mis à sac des boutiques juives, pénétré dans la synagogue de l'avenue de Paris, brûlé des livres, mais il n'y a eu aucune atteinte aux personnes. Dans la soirée, Bourguiba a assuré qu'il s'agissait de manifestations de solidarité avec les peuples arabes et que les Juifs n'avaient pas à craindre de nouvelles violences, leur promettant même qu'ils seraient indemnisés des préjudices subis et que les coupables seraient arrêtés et condamnés. Et c'est ce qui s'est passé.

A. J. : Deux ans avant, il y avait eu une position de Bourguiba pour une solution pacifique au conflit israélo-arabe...

P. S. : Exactement, et Bourguiba a joui grâce à cela de la sympathie d'une grande partie de la population juive. Il a payé cher sa position : à cause d'elle, il a été âprement critiqué par les autres États arabes... On peut retenir de lui qu'il a été toujours hostile à toute forme de fanatisme.

Propos recueillis par David Boher

**Histoire des Juifs de Tunisie : des origines à nos jours* (Paris, L'Harmattan, 1991).